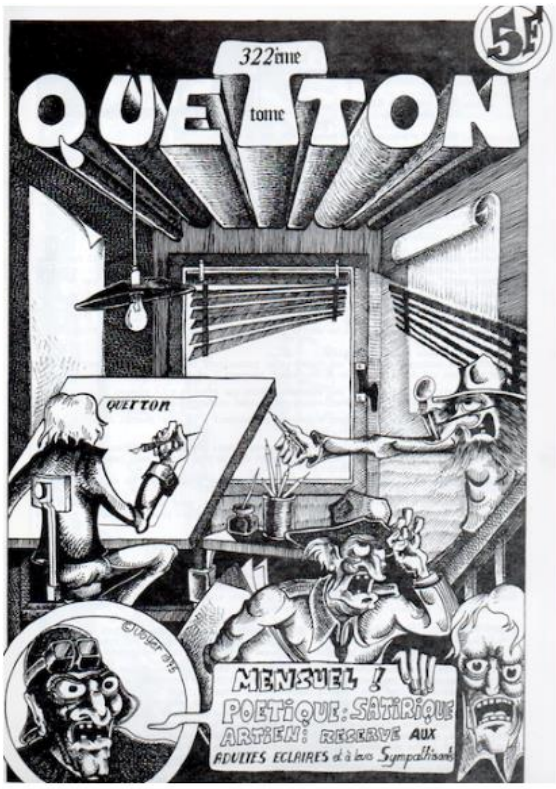
DOCUMENT

Xavier Landrin : entretien avec J.F.R. Yaset

Regards sociologiques **53-54, pp.143- 166**

Comment présenterais-tu *Quetton* à des lecteurs qui ne le connaissent pas ?
Quetton est un journal *underground* dont la première version date de 1967. C'est un titre *underground* généraliste parce que la majorité des publications d'aujourd'hui, comme celles d'hier, est consacrée exclusivement soit aux genres littéraires, soit à la politique, soit à la BD pour adultes. Ce cloisonnement était visible déjà dans les années 70. Dans *Quetton*, il y a de l'info politique, de l'analyse littéraire, des critiques rudes ou pas, de la BD, du dessin, des photographies, de la poésie. De la méchanceté gratuite aussi, et du non-sens. Ce n'est pas pour autant une vitrine du non-sens ou une authentique revue de politique et d'actualité. Il n'y a pas ancrage en un style unique. Sans doute parce que je ressentais dès le début de cette aventure un manque dans tout ce que je lisais dans la presse.



1. *Quetton* n°322, 1975 (dessin de Voyer).

2. *Quetton L'Arttotal,* n°21-22, 2011.

Ce manque dans la presse des années 60, il se manifestait comment ?
Je trouvais que les fanzines rock étaient cloisonnés, chacun ne ventant en général qu'un unique artiste ou un courant précis. Il y avait quelques exceptions, comme la revue *Shake* éditée par Jean-Claude Pognant, programmateur de rock qui officiait dans le Doubs, futur manager du groupe français *Ange*. Mais, assez largement, la presse ne m'accrochait pas. Je la trouvais coincée. Je fréquentais à la fois le milieu rock et le milieu anar, mais je trouvais l'un comme l'autre bien sectaires. Chacun étant par trop dans son truc, je ne me suis jamais senti faire partie à 100% de l'un ou l'autre de ces univers. Après mes premières tentatives de presse - *Les Petits Chats de la Mer* en 1963, *Poèmes Lsdiques* en 1964, puis un certain nombre de textes écrits ou abandonnés -, c'est sans doute ce qui a fait que, de fil en aiguille, quand *Quetton* est né en juin 1967, il y avait d'abord une volonté d'arriver à faire rire le milieu anarchiste et le milieu rock qui n'usaient pas assez du rire, lequel, pourtant, peut être une arme bigrement subversive ! Mais, assez vite, l'affaire débordera de ces milieux-là.

Tu constatais à l'époque une différence entre ceux qui faisaient du militantisme politique et ceux qui faisaient autre chose ?
Oui, il y avait même parfois des joutes verbales lors de ventes du *Quetton* à Cherbourg, à Caen et à Rouen. Dans les années 68-69, *Rouge* vendait localement. Des liens se sont tissés petit à petit avec des vendeurs. Nous avions ce côté "délire" qu'on ne trouvait pas dans leurs colonnes, mais ça ne nous empêchait pas de discuter et d'échanger. Dans les colonnes de *Quetton*, il y avait un mélange, un bouillon de culture qui tenait au parcours de l'équipe : Dominique L. Wolf était pointu sur les textes politiques, Christian Livache avait une connaissance quasi-encyclopédique du monde littéraire et artistique et des voyages, et moi je pratiquais une forme d'humour anarchiste free et de non-sens que j'ai retrouvée plus tard, au gré de mes lectures, chez l'écrivain anglais Edward Lear ou les français Georges Fourest et Pierre-Henri Cami. Je me souviens aussi qu'on aimait beaucoup les Monty Python. Ces années-là ont également connu un retour éditorial en force du surréalisme. C'était l'époque où *Actuel* redécouvrait Breton et quelques autres. Entrer en relation avec certains d'entre eux n'était d'ailleurs pas impossible et j'ai pu ainsi rencontrer Dalí et Soupault ou correspondre avec Saşa Pană, un grand du surréalisme roumain, et brièvement avec Queneau. On cherchait des parentés entre hier et aujourd'hui, des parentés aussi entre le non-sens anglais et le surréalisme francophone. Tout ceci se retrouvait dans la presse parallèle ou *underground*.
Pour répondre à ta question, même si on faisait des choses différentes, il n'y avait pas réellement de tensions entre les "gauchistes" et ceux qui faisaient des revues comme la nôtre. Peut-être parce que nos ennemis, au fond, étaient les mêmes. *Quetton* était parfois ouvertement critique sur le gauchisme, comme sur les drogues d'ailleurs, ou sur un certain "freudisme" mal compris. En revanche, au niveau national, quand on envoyait des textes à divers titres, on avait peu ou pas d'écho, sauf dans la revue d'Edern Hallier, *L'Idiot International*, qui nous avait consacré quelques lignes, alors que *Rouge* ou d'autres revues n'ont jamais parlé de nous. On entendait tout de même ce reproche que l'absence de sérieux pouvait ralentir le mouvement de l'histoire. Ça n'empêchait pas par contre des rapports avec la presse anarchiste et libertaire. On avait quelques potes au *Monde libertaire,* qui lui aussi avait un peu parlé de nous. Il y avait des échanges de presse ou d'infos avec des groupes très politisés italiens, américains, allemands ou anglais. En 1971, *Quetton*, comme d'autres titres de l'Underground Press Syndicate (U.P.S.),

avait pris position pour Tom Culver, un capitaine de l'armée US, en lutte contre la répression dans l'armée, dans le contexte de la guerre du Vietnam promue par Nixon. Quand, en 1974, Patricia Hearst, héritière d'un homme de presse californien, fut enlevée par la Symbionese Liberation Army, *Quetton* reçut de l'organisation des courriers détaillant l'affaire et appelant à y faire écho. Des Etats-Unis, le mouvement indien nous envoyait aussi ses publications. Des groupes anti-apartheid anglophones faisaient de même.

Un guide paru dans les années 70 décrit *Quetton* comme "une sorte de magazine littéraire et artistique parallèle" où l'on pratiquerait un "apolitisme militant"[469]. Reconnais-tu *Quetton* dans cette description ?

Il faut prendre le mot "apolitique" avec méfiance. Les apolitiques sont de droite en général. Cet apolitisme militant était un militantisme qui n'avait rien à voir avec ce qu'on appellerait "extrême gauche" ou "gauchisme", c'était une autre approche de la politique. En fait, on était "à côté de la plaque", mais en conscience. On n'avait pas encore vingt ans au moment des premiers *Quetton*, et on ne touchait pas un gros public, mais on espérait contribuer, qui sait, à faire avancer les choses avec une autre approche.

Tu avais justement vingt ans en 68... Comment as-tu vécu ce moment ?

Comme beaucoup, j'ai vécu 68 un peu par procuration. J'étais entré dans un hôpital militaire en mai, celui de Rennes d'abord, puis celui de Dijon. Les "événements" ont pris fin je ne sais plus à quelle date de juin et je suis ressorti de ces lieux de perdition trois ou quatre jours après cette prétendue "fin". J'étais rentré là pour y faire mon possible afin d'être réformé, car il était hors de question pour moi de faire l'armée. Je suis parvenu à y échapper, mais ça n'a pas été simple. En jouant le prétendu besoin d'un psychiatre, en aggravant une déjà bien mauvaise vue, en me gavant de saletés qui m'attaquaient les tripes. Et finalement, ça a marché !

Comment gagnais-tu ta vie à l'époque ?

J'avais subi une formation dans la mécanique de précision, mais j'avais aussi ces bien réels problèmes de vue qui m'auraient empêché, même si je l'avais souhaité, d'exercer un métier en rapport. Déjà j'avais bossé pour l'Arsenal, à Cherbourg, c'est là d'ailleurs que j'ai été exposé à l'amiante. Ce qui produira sur moi des effets à long terme, puisque, en 1998, j'ai été déclaré malade par "asbestose nettement caractérisée"... A l'Arsenal, j'ai été meuleur-burineur, alors que c'était un boulot pour un gars bien plus costaud que moi. Puis j'ai fait du nettoyage dans les lieux destinés au combustible, c'est-à-dire au cœur de sous-marins nucléaires en construction. Après, j'ai occupé une place dans un bureau, comme "pointeau". Là, je pouvais coller des heures sup non faites à des potes ! Seulement, après conflit avec un collègue "bien vu", on me renvoya au nettoyage des sous-marins. Ensuite, j'ai fait un CAP en peinture-bâtiment, avec ça en poche, j'ai peint des tours HLM, des structures pour plateformes pétrolières... J'ai aussi travaillé pour le dictionnaire mondain, le *Who's Who,* durant quelques semaines. J'ai parfois bossé au noir en tapant à la machine des travaux d'étudiants. Plus tard, en intérim, j'ai été engagé au fret SNCF en banlieue de Paris. Puis pour l'Arsenal cherbourgeois, à nouveau, j'ai été conducteur de tracteurs. J'ai fait un passage chez Renault, à Boulogne-

[469] Segal Ian *et al.*, *Guide de la France des luttes,* Paris, Stock, 1974, p.346.

Billancourt, où comme dans la chanson de François Béranger, j'emboutissais des pièces de bagnole.

3. Dessin de Morgan pour *Quetton L'Arttotal* (n°12, 2004)

Tu intégrais quelque-chose de ton rapport au monde ouvrier dans *Quetton* ?

Des amis de la fac de Leeds, profs et administratifs, qui ont financé et distribué dans les années 2000 des "tirés à part" de *Quetton* m'ont lancé du "working class hero"... Avant d'y venir vraiment moi-même, j'ai eu affaire dans ma jeunesse au monde ouvrier. J'ai compris assez vite que je ne voulais pas devenir un "ouvrier normal", un mec acceptant tout et se faisant avoir. J'espérais être une sorte d'éveilleur. Dans une certaine mesure, ça a marché, car grâce au lieu passeur qu'est vite devenu *Quetton*, en plus de ceux que j'avais visés, il y a eu comme il y aura parmi les lecteurs des ouvriers surpris, quelques artistes ravis et des intellos curieux. Mon camarade Wolf a présenté *Quetton* comme un OVNI de la presse. Un OVNI qui nous a ressemblés, en rassemblant nombre de plumitifs et de dessineux. C'était et ça reste un moyen de faire autre chose que d'écrire solitairement.

Comment en viens-tu justement à un projet comme *Quetton* où il y a une place importante pour les arts et la littérature ?

Jeune, je voulais faire les beaux-arts, ce qu'on appellerait maintenant un cycle long, pour à mon tour devenir, pourquoi pas, enseignant dans ce domaine. J'avais quelques clefs pour faire des choses dans cet univers. Seulement, mon père, gendarme, avec sa vision de gendarme, ne voulait pas de "baladin" dans la famille (c'était vraiment son expression). Pourtant cela m'aurait épargné de rudes difficultés. Bref, en ne voulant pas de "baladin" fût-ce au risque d'un bagage diplômant, il me fit, pour un temps, "baladin" sans valise. J'ai ainsi enchaîné cent petits boulots

sans intérêt, mal payés, dans des situations où, sauf exception, j'étais en plus cerné de cons ! Cependant, avant que d'en être là, j'avais quand même eu, durant ma scolarité, des cours qui m'avaient donné envie d'approfondir certaines connaissances.

Tu as poursuivi en autodidacte ?
Je pourrais me définir comme un autodidacte parce que j'ai continué seul, au travers de lectures de poésies et de romans, ce que j'avais commencé d'entrevoir à l'école et dans des revues d'art aussi. Je crois que j'ai ainsi entamé un tour d'horizon de la littérature "classique", puis j'ai lu des auteurs critiqués dits mineurs, comme Gresset et Dusaulchoy. Je consultais des anthologies qui m'ont aiguillé. Certains de ces auteurs "mineurs" ne l'étaient, au vrai, pas tant que ça. Depuis, quelques-uns d'entre eux ont été réédités notamment chez Poésie Gallimard. Ce n'est qu'une fois à Paris, plus de dix ans après 68, que j'ai pu atteindre des auteurs rares, notamment étrangers, que je n'aurais pas pu me procurer à Cherbourg, ou alors avec difficulté. Je n'avais pas la "collectionnite", mais j'avais un rapport très particulier au livre, comme au disque d'ailleurs.

Avec quelles références en tête as-tu commencé à écrire ?
Dans les années 60, outre "ma" petite bande, je fréquentais des gens plus vieux que moi, dans le milieu artistique, musical et anarchiste. Ces derniers avaient lu et écouté beaucoup de choses. Des livres de Bakounine ou Stirner sont passés entre mes mains. Ils étaient les premiers à m'en avoir parlé, et à me donner envie de les lire. Beaucoup de tels livres politiques ont été réédités dans les années 70. Je lisais aussi à l'époque Céline, Apollinaire, Soupault, Breton, Jean Ray, Barbey d'Aurevilly, Leconte de Lisle... et toujours de nombreuses biographies sur le rock. Des bios photocopiées qui venaient souvent de Belgique. La plupart du temps il s'agissait de traductions non autorisées. J'aimais, et j'aime encore, le rock ancienne manière : Gene Vincent, Buddy Holly, Eddie Cochran, Chuck Berry, Bo Diddley, Jerry Lee Lewis, Little Richard, Vince Taylor et d'autres encore... Mais je ne pouvais en même temps qu'adhérer aux Kinks, Small Faces, Pretty Things, Rolling Stones, Who, Hollies, Lord Sutch, Manfred Mann... J'accordais de l'importance aux textes que traduisait ma première épouse qui avait vécu en Grande-Bretagne. *Rock & Folk* et *Best* étaient mes journaux de chevet, après *Disco Revue* ou *Les Rockers*, tous deux disparus. Si je dois avouer une fierté en tant que normand c'est que, parmi les très rares groupes français qui soient parvenus à s'exporter à l'étranger dans les années 70 et 80, il y avait les Dogs de Rouen, et Little Bob Story du Havre. Ils n'ont pas eu la reconnaissance qu'ils méritaient. Little Bob et moi causons toujours de temps à autres. Dominique Laboubée, lui, a hélas emporté ses Dogs dans sa tombe.

La musique a donc joué un rôle important avant même la naissance de *Quetton* ?
Oui, bien sûr. En 1962-63, on crée avec quelques potes de lycée un groupe de rock, *The Small Sea Cat's*. On n'était pas musiciens et le commentaire de ce que nous faisions ou voulions faire a pris rapidement le dessus. J'écris alors *Les Petits Chats de la Mer*, un journal hagiographique sur *The Small Sea Cat's*. C'est cet ancrage rock qui précède d'autres écrits, les *Poèmes LSDiques* en 64, et le premier *Quetton* en juin 67 que je revisite et réédite en juin 68, avant de lancer durablement l'aventure en septembre 68 avec un deuxième numéro. En 67, *The Small Sea Cat's* était dissout, et je fonde avec d'autres potes le *Demoniak Yaset Group* dont les productions

tenaient plus de la démonstration. On cherchait à se faire photographier dans des poses avantageuses. De Juin à Septembre 1967, j'ai effectué plusieurs allers-retours (clandestins) en Grande-Bretagne sur le rafiot de Steve Aldren, un ami irlandais rencontré à Cherbourg qui connaissait du monde à Londres, et de retour en France j'ai participé au montage des tournées de Gene Vincent et Vince Taylor, activité que j'ai poursuivie jusqu'en 1973 avec Fleetwood Mac, Jimi Hendrix, Aynsley Dunbar Retaliation, Chicken Shack, et d'autres. J'œuvrais par plaisir pour Jean-Claude Pognant que j'avais connu par les revues de rock. Il était le tourneur de ces groupes, dont certains n'avaient pas encore la célébrité qu'ils auront plus tard.

On qualifie à l'époque certains courants du rock comme étant "contre-culturels". Plusieurs catalogues de libraires des années 70 parlent de ta revue comme d'une revue de "contre-culture". Que penses-tu de cette désignation ?

Je ne me reconnais pas bien dans le qualificatif contre-culturel. Quand j'ai monté *L'Envers de la Manche* à partir de 76 - en quelque sorte en complément de *Quetton*, dans mon esprit -, on nous parlait de "contre-presse" ou de "contre-info". En fait, pour moi, c'était la presse traditionnelle qui faisait de la contre-information en étant orientée, et en étant, bien que moins qu'à présent, faisandée par la pub. Nous avions de petits tirages, mais c'était de la presse. Je préfère le mot "*underground'"* à l'expression "contre-culture". Il y a eu une histoire de l'*underground* - elle reste à écrire ceci dit ! - qui ne concerne pas seulement la presse. Il y avait la musique bien sûr, mais aussi le cinéma, de micro-éditeurs, les mœurs, les concerts ou expos improvisés et non déclarés, du théâtre itinérant, les drogues... Nombre de titres *underground* exploraient les domaines de la drogue et du sexe, c'en était parfois chiant. J'avais peut-être d'autres choses à explorer. Wolf a vécu en communauté. Moi ça ne m'a pas tenté. Le sexe c'est chouette, mais sur une grande échelle c'est casse-gueule. Les drogues aussi d'ailleurs. A part le hasch, je suis resté en retrait alors que des amis ont joué avec le feu. Il ne faut pas oublier que l'*underground* participait aussi de solidarités que l'on pouvait trouver chez certains médecins et avocats qu'on serait plus en peine de retrouver maintenant.

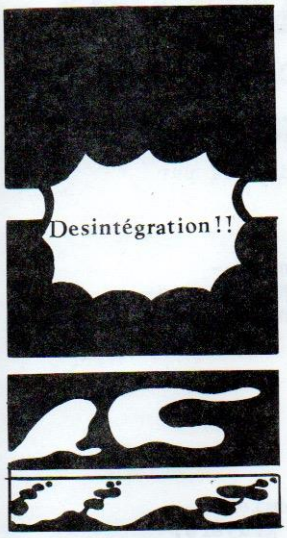
Qu'as-tu pensé lorsqu'*Actuel* a baptisé *Quetton* "premier journal underground français" ?

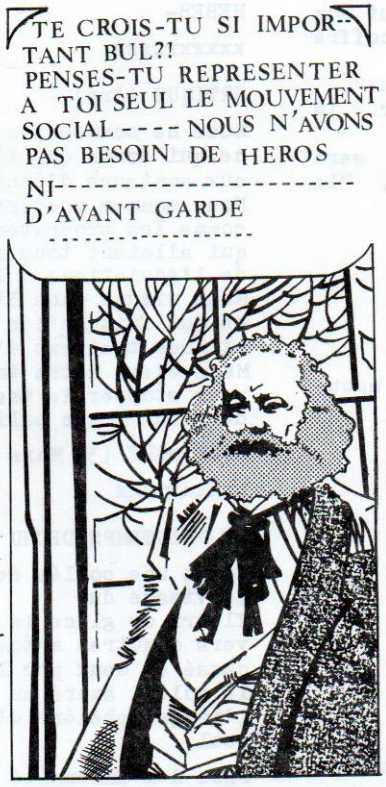
Même s'il a été, m'a-t-on affirmé au début des années 70, un précurseur de l'*underground* et le tout premier proche du style anglo-américain en France, *Quetton* n'était pas le seul titre de la presse parallèle. Je me suis alors débrouillé pour choper des choses dans ce domaine. Je lisais différents titres. Il y avait *International Times* et *Oz* en Grande-Bretagne, *Hotcha* et *L'Oeuf* en Suisse, *Pang* en Allemagne, *Re Nudo* et *Ca Bala* en Italie. Je recevais *Other Scenes* et *Aloha* de Hollande et d'autres titres des Etats-Unis : *Los Angeles Free Press, Berkeley Barb, Creem...* Il y avait des titres de *free press* un peu partout, du Mexique à la Micronésie ! L'appartenance était chouette. Notre contenu cadrait sans contraintes. Ainsi ai-je accepté ce "parrainage" qui fut une locomotive pour le titre !

4. Patrick Rambaud, "Rockin' Yaset le magifique", *Actuel,* 1972, n°17, p.20-23.

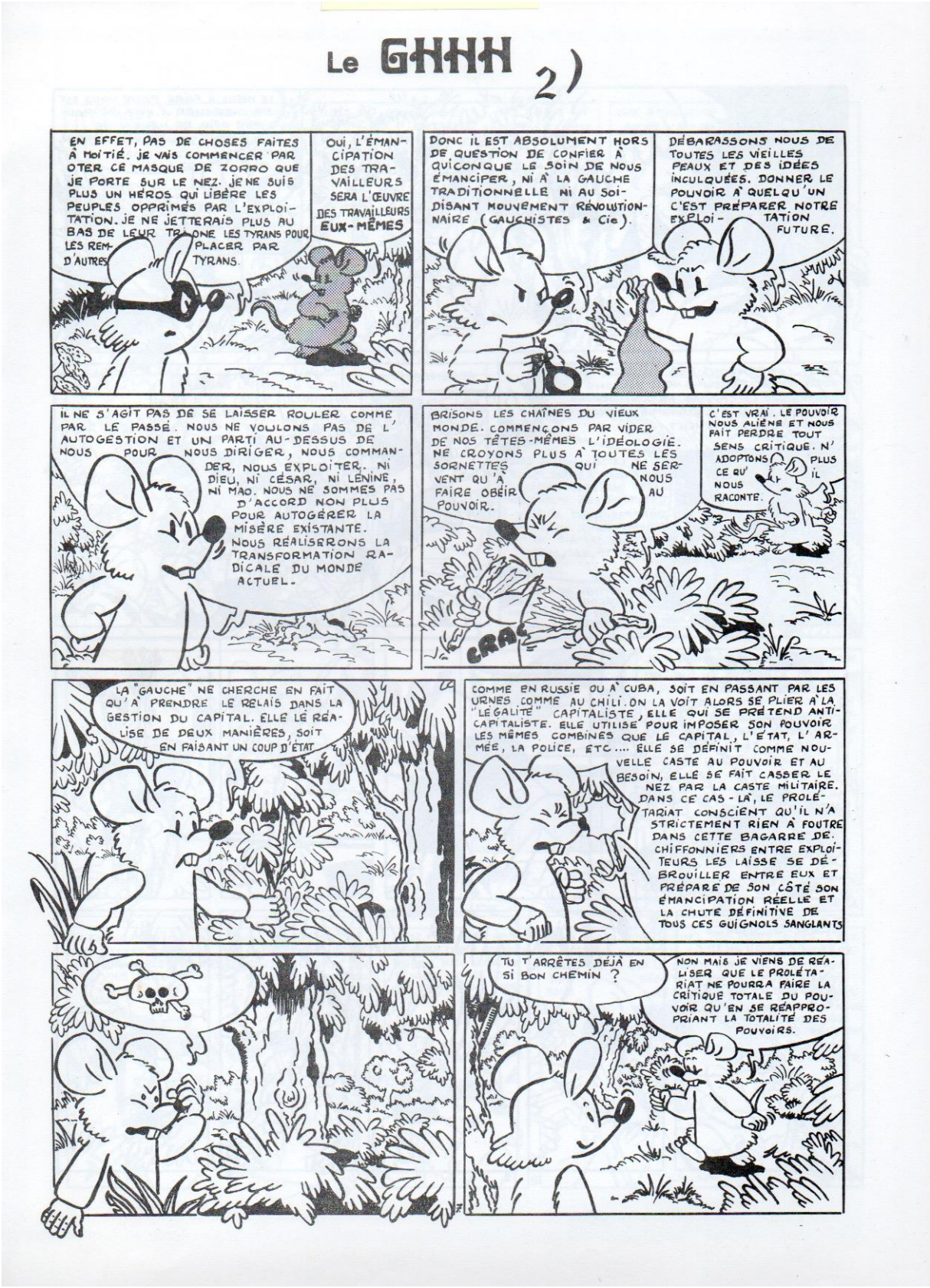
Les premiers *Quetton* sont le fruit de rencontres, parfois inattendues. Quelles sont les premières personnes qui participent à l'aventure ?

Avant tout, avant tous, *Quetton* s'est vite attaché les services de deux fidèles : D. L. Wolf et Christian Livache. Eux ne sont jamais partis, alors que dans beaucoup de journaux *under* les équipes éclataient vite, se divisaient et se tiraient dans les pattes. J'étais l'animateur principal, le responsable devant la loi, mais Wolf et Livache sont aussi importants que moi. Sans leur ancrage dans *Quetton*, j'aurais peut-être lâché l'affaire depuis longtemps. J'ai connu Christian Livache en allant à *Actuel* à Paris rue de l'Ouest, où on voyait Bizot, Burnier et Rambaud. Wolf, je l'avais connu bien avant, par des clubs de rock. De ces clubs de fans qui organisaient des publications et participaient au montage de concerts. Il y a eu des moments où Wolf a critiqué *Quetton* dans *Quetton*. Mais son coup de plume était nécessaire, revigorant et même sain ! Je publiais donc ses critiques comme tout ce qu'il pouvait me livrer. Il y a eu aussi dans les premiers rédacteurs un cherbourgeois, le "Pasteur B.", un "passeur des rues et des quais". Celui-là nous abandonna malheureusement en chemin, durant les années 80, avant de revenir en 2018 sous le nom de Georjes Julien. Mon frère, L'Ignoble Coué, était aussi de la partie, comme Quettonia, ma première épouse. Roll Chanty nous donnait des dessins. C'était un ami de Wolf, transfuge de *Disco Revue,* l'une des premières revue rock à grosse diffusion en France due à feu Jean-Claude Berthon. On a ouvert nos pages à Yves Dappe, un humoriste critique qui publiait notamment dans la revue *L'Os à moelle.* Au dessinateur, peintre et scénographe Morgan, qui a notamment travaillé pour *Le Monde*, et à sa compagne, la romancière Soazig Aaron. On a publié des poétesses comme Karoline Tessay et Yolande Lenthardt. Jordi Vidal a participé aux premiers *Quetton*. Dessinateur et auteur plutôt "situ", il a continué son travail artistique et d'essayiste ensuite tout en ayant des responsabilités culturelles dans le Sud. Willem, qui avait été de l'aventure d'*Hara-Kiri Hebdo*, livrait des originaux et m'avait fait cadeau d'un bouquin interdit en France dont on publiait des extraits dans *Quetton*.





Le seul moyen de se le procurer est donc l'abonnement: IO numéros: I7 Frs
Chèque, CCP, mandat à adresser à l'ordre de
FRONT LIBERTAIRE, 33 rue des Vignoles 75020 Paris (spécimen gratuit sur demande)


Le GHHH 2)
EN EFFET, PAS DE CHOSES FAITES À MOITIÉ. JE VAIS COMMENCER PAR OTER CE MASQUE DE ZORRO QUE JE PORTE SUR LE NEZ. JE NE SUIS PLUS UN HÉROS QUI LIBÈRE LES PEUPLES OPPRIMÉS PAR L'EXPLOITATION. JE NE JETTERAIS PLUS AU BAS DE LEUR TRÔNE LES TYRANS POUR LES REMPLACER PAR D'AUTRES TYRANS.
OUI, L'ÉMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MÊMES
DONC IL EST ABSOLUMENT HORS DE QUESTION DE CONFIER À QUICONQUE LE SOIN DE NOUS ÉMANCIPER, NI À LA GAUCHE TRADITIONNELLE NI AU SOI-DISANT MOUVEMENT RÉVOLUTIONNAIRE (GAUCHISTES & Cie).
DÉBARASSONS NOUS DE TOUTES LES VIEILLES PEAUX ET DES IDÉES INCULQUÉES. DONNER LE POUVOIR À QUELQU'UN C'EST PRÉPARER NOTRE EXPLOITATION FUTURE.
IL NE S'AGIT PAS DE SE LAISSER ROULER COMME PAR LE PASSÉ. NOUS NE VOULONS PAS DE L'AUTOGESTION ET UN PARTI AU-DESSUS DE NOUS POUR NOUS DIRIGER, NOUS COMMANDER, NOUS EXPLOITER. NI DIEU, NI CÉSAR, NI LÉNINE, NI MAO. NOUS NE SOMMES PAS D'ACCORD NON PLUS POUR AUTOGÉRER LA MISÈRE EXISTANTE. NOUS RÉALISERONS LA TRANSFORMATION RADICALE DU MONDE ACTUEL.
BRISONS LES CHAÎNES DU VIEUX MONDE. COMMENÇONS PAR VIDER DE NOS TÊTES-MÊMES L'IDÉOLOGIE. NE CROYONS PLUS À TOUTES LES SORNETTES QUI NE SERVENT QU'À NOUS FAIRE OBÉIR AU POUVOIR.
C'EST VRAI. LE POUVOIR NOUS ALIÈNE ET NOUS FAIT PERDRE TOUT SENS CRITIQUE. N'ADOPTONS PLUS CE QU'IL NOUS RACONTE.
CRAC
LA "GAUCHE" NE CHERCHE EN FAIT QU'À PRENDRE LE RELAIS DANS LA GESTION DU CAPITAL. ELLE LE RÉALISE DE DEUX MANIÈRES, SOIT EN FAISANT UN COUP D'ÉTAT
COMME EN RUSSIE OU À CUBA, SOIT EN PASSANT PAR LES URNES COMME AU CHILI. ON LA VOIT ALORS SE PLIER À LA "LÉGALITÉ" CAPITALISTE, ELLE QUI SE PRÉTEND ANTI-CAPITALISTE. ELLE UTILISE POUR IMPOSER SON POUVOIR LES MÊMES COMBINES QUE LE CAPITAL, L'ÉTAT, L'ARMÉE, LA POLICE, ETC.... ELLE SE DÉFINIT COMME NOUVELLE CASTE AU POUVOIR ET AU BESOIN, ELLE SE FAIT CASSER LE NEZ PAR LA CASTE MILITAIRE. DANS CE CAS-LÀ, LE PROLÉTARIAT CONSCIENT QU'IL N'A STRICTEMENT RIEN À FOUTRE DANS CETTE BAGARRE DE CHIFFONNIERS ENTRE EXPLOITEURS LES LAISSE SE DÉBROUILLER ENTRE EUX ET PRÉPARE DE SON CÔTÉ SON ÉMANCIPATION RÉELLE ET LA CHUTE DÉFINITIVE DE TOUS CES GUIGNOLS SANGLANTS
TU T'ARRÊTES DÉJÀ EN SI BON CHEMIN ?
NON MAIS JE VIENS DE RÉALISER QUE LE PROLÉTARIAT NE POURRA FAIRE LA CRITIQUE TOTALE DU POUVOIR QU'EN SE RÉAPPROPRIANT LA TOTALITÉ DES POUVOIRS.

Tu évoques Willem, qui avait participé au mouvement Provo aux Pays-Bas. Les premières contributions à *Quetton* sont marquées par la diversité des expressions critiques qu'on rencontre à l'époque...
Oui, Willem avait d'ailleurs fait des choses dans *L'Enragé* de Pauvert en 1968. Beaucoup de recrues, comme Jean-Marie Kerleroux, et un peu plus tard Christian Liogier ou Christian Legendre, venaient d'autres titres : *Politique Hebdo, Le Canard Enchaîné* et *Fluide Glacial*. Ou bien de l'*underground* comme Remy ou Bernard Froidefond (*The Starscrewer*). Dans les numéros des années 70 et encore aujourd'hui, tu trouves des contributions régulières d'Yves Simon, membre du Collège de Pataphysique. Querbes, que j'avais rencontré en 1972, était présent dans pas mal de fanzines et publiait des dessins d'inspiration surréaliste. Dans le milieu des années 1970, j'ai aussi fait la rencontre d'un anar grec, Eléazar Thespidoris, qui faisait de la performance spontanée, avec pas mal de provoc à l'endroit des flics. Il reprendra l'un de mes premiers pseudos, Ravacholl Chortz, en intégrant *Quetton*.

Bernard Froidefond a été l'un des meilleurs connaisseurs et des premiers importateurs des auteurs labellisés *Beat generation*. Comment l'as-tu rencontré ?
Froidefond m'avait contacté pour me demander des conseils afin de monter une revue avant de lancer *The Starscrewer*. Il vivait en Dordogne. Il avait pris connaissance de ce que je faisais par *Charlie Hebdo* qui parlait alors de *Quetton* à chaque parution. Il m'avait mis au courant de son projet, qui était notamment de montrer la *Beat generation*, en convoquant le poète Claude Pélieu et *The Fugs*, le groupe rock satiriste de la scène new-yorkaise. Il a publié Bukowski, en France, avant n'importe qui. Il était en contact permanent avec Allen Ginsberg et Claude Pélieu qui lui donnaient des choses à publier et amenaient d'autres auteurs. Il y avait des textes et des images dans *Starscrewer* imprimées bizarrement, mais le lecteur savait supporter une certaine forme revendiquée d'amateurisme à l'époque. Depuis, chose inepte, le contenant est devenu plus important que le contenu ! J'ai ce sentiment quand je lis le supplément culturel de *Libération* aujourd'hui. C'est totalement vide, mais beau... En 1974, nous avons publié un numéro double en commun. Et je pense qu'on n'était pas loin du dernier numéro de *Starscrewer* dont le titre a été repris par le poète Lucien Suel en 1977. Froidefond avait perdu beaucoup d'argent. Puis il a œuvré du côté du Jazz. Et plus tard, heureusement, il a recommencé à publier, notamment par l'édition en CD de lectures de poésies avec des accompagnements musicaux, sous son label *Escotatz* où il a sorti du Kerouac et Burroughs entres autres.

C'est dans chaque ville la même chose, c'est une chose
science-fiction --- suis-je
là parmi ces corps insensibles (?) boursouflés
pris dans ces tourbillons et maintenant flottant vers la mer,
dérivant emporté par la marée, non
je rêve toujours du soleil, l'oeil
indifférent du soleil, des tremblements de terre en cristal,
des montagnes de genoux d'anciens dieux
vomissant le tonnerre, ce n'est pas
ma fin, si je pouvais trouver du peyolt,
du peyolt pour tous pour tuer l'esprit
mais l'esprit a proscrit la conscience
et a recouvert l'Amérique de béton, autoroute gigantesque
n'allant nulle part sinon vers la mer.

7. Alden van Buskirk (*Lami à Oakland,* trad. Claude Pélieu, Mary Beach, *Quetton / The Starscrewer*, n°282, 1974).

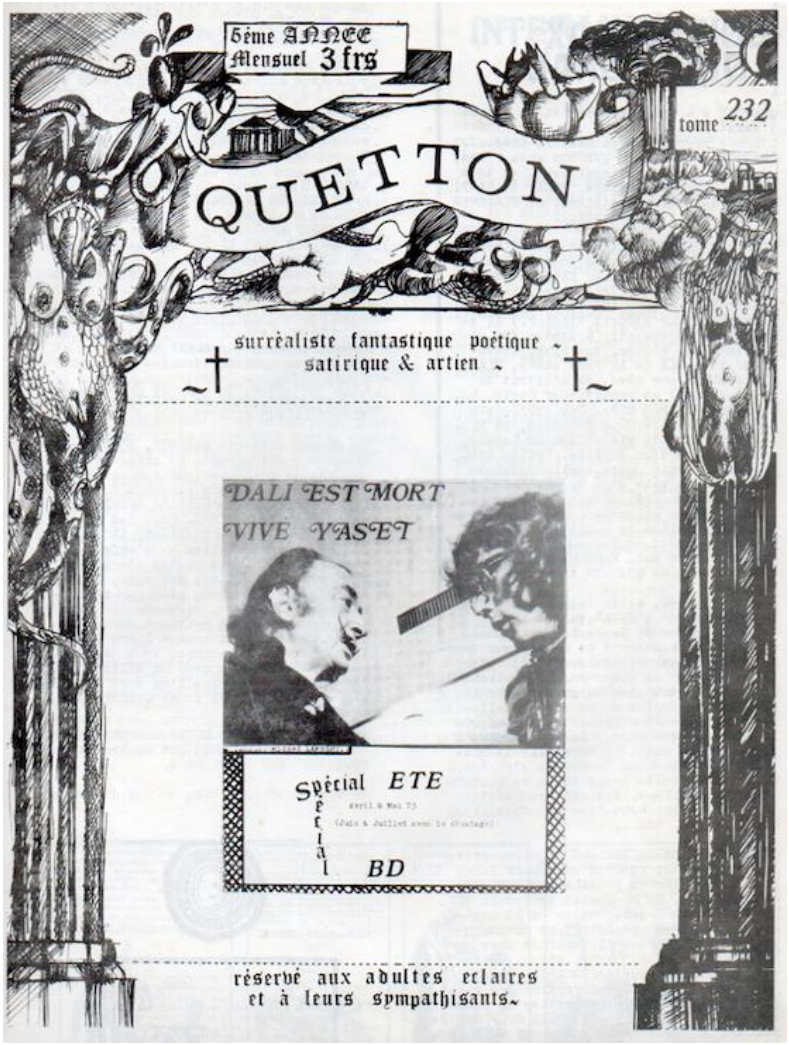
Parmi les talents que tu invites dans les premiers *Quetton,* il y a des gens rencontrés à Cherbourg ou dans les environs ?

Il y avait beaucoup de talents de la Manche dans *Quetton*. A côté de potes comme Yves Simon que j'ai rencontrés adolescent, les bars cherbourgeois ont joué un rôle ! C'est à Cherbourg que j'ai fait la connaissance de Querbes et de Voyer qui nous donnait aussi des dessins. A Cherbourg, il éditera *Prout'-prout' cadet*. Il dessinait dans un esprit proche de *Fluide Glacial*. Gotlib m'avait dit vouloir le publier, mais c'était un vrai dilettante. Il donnera plus tard des dessins à *Ouest France.* J'ai aussi fait la connaissance à Cherbourg de Christophe Rouil, illustrateur et peintre qui dessinera pour le *Monde* entre les années 1980 et 1990. Les frères Louveau, illustrateurs d'oeuvres fantastiques ou dessinateurs surréalistes, étaient de Cherbourg également. Tous deux ont fait carrière dans les arts ensuite : Marc est devenu directeur de l'Ecole supérieure des beaux-arts de Cherbourg, et Jean-Pierre décorateur et sculpteur au Danemark. Ils m'ont fait connaître Jean-Emile Collon, poète, musicien et collagiste de l'infiniment petit. A Cherbourg et dans les environs, *Quetton* recrute aussi Joël Hubaut, monumental plasticien complètement sonné, et Jean-Gérard Gwezenneg, graveur et plasticien installé près de La Hague. Patlan, un ami de Gwezenneg, passé par le *Nouveau Candide* et *L'Enragé*, est devenu un contributeur fidèle. Tu trouves aussi des contributeurs de revues *underground* locales comme Pesnel, Erroc ou Delhomme du *Tatou velu.* En 1975, j'ai fait la rencontre de du Belhomme par la mère de ma première épouse. Il écrivait alors dans *Quetton* des chroniques mordantes sur le folklore local. Il écrira aussi pour *L'Envers de la Manche.* C'est un régionaliste sans l'être, un régionaliste critique, en bon connaisseur de l'oeuvre du breton Xavier Grall que j'ai eu un peu plus tard la chance de connaître.

C'est avec le groupe de Cherbourg que tu commences à peindre ?

En 1971 je participe à une exposition à la Galerie de la Confiance avec Joël Hubaut, Maurice Duhazé, Patlan, Claude Pesnel, et Richard Quémerais entre autres. J'avais exposé des peintures pour accompagner mes textes dont une bonne partie ensuite a été détruite. C'est cette année-là qu'on rencontre Dalí à Cherbourg, qui partait pour New York, en s'invitant dans une soirée du Rotary. Il avait eu le bon goût de dédaigner les huiles locales, dont le maire, pour nous saluer. C'est Jean-Emile Collon qui aura par la suite une relation privilégiée avec Dalí... La peinture m'a amené à la sculpture. J'ai poursuivi depuis une activité de plasticien en exposant de temps

à autres, récemment à l'IUT de Caen et à Octeville à l'occasion du Congrès de Sud-Education. Aujourd'hui, je sculpte dans le bois des bêtes et des gens qui finissent sous des tons monochromes et que je fais ainsi figurer dans des tableaux noirs. Je réalise également des boucliers d'un mètre vingt de diamètre. Je les conçois comme une protection contre toutes les régressions politiques, policières, économiques... Comme une partie des numéros actuels de *Quetton,* ces pièces sculptées deviennent parfois une monnaie d'échange que je cède à des personnes intéressées en contrepartie d'une aide précieuse pour, entre autres, financer ou faire avancer la revue.

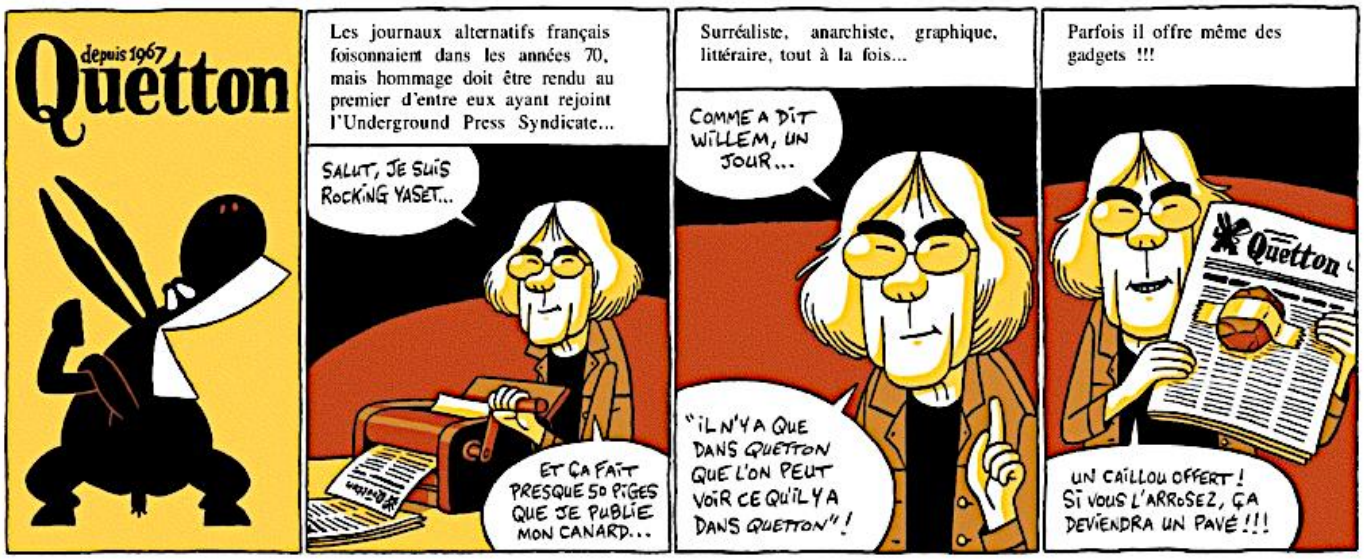


8. *Quetton* (n°232, 1973).

J'ai vu que, dans les premiers temps aussi, tu avais travaillé avec le groupe Action-Attitude. Qu'est-ce que c'était ?

C'était un groupe de plasticiens de Tours qui faisait dans la provocation politico-artistique. Il y avait chez eux une dimension presse murale, dans leurs peintures et dans le reste. Ils étaient très "politiques" ! On s'est perdu de vue dans les années 1980. Livache a écrit sur eux dans *Quetton*, et eux-mêmes ont publié dedans. De notre côté, on ne s'est servi de l'outil presse murale que beaucoup plus tard, dans les années 90. Et au vrai, c 'était plutôt pour combler la parution intermittente de *Quetton*. Ça s'appelait *Sale Affiche Mâle.* Un pote dans le Sud me sortait ça clandestinement jusqu'à ce qu'il perde son job.

Dans ces années, pas mal de groupes faisaient du happening improvisé...
De la performance outrancière ou rigolarde ! En 68, on avait organisé une descente de la Montagne du Roule, une colline de 300 m de haut située à Cherbourg, en trottinette. Résultat : huit blessés sur douze participants. En 68 encore, j'avais annoncé et monté une Performance de Contestation Majeure par distributions de tracts vierges et d'images pieuses dans les rues de Caen et Cherbourg. *Hara-Kiri Hebdo* s'était fait l'écho de ces concours quettoniques qui étaient bien dans leur esprit. A côté des manifestations de ce genre qui suivront, entre autres une chorale quettonique façon Fugs et quelques "expositions punitives", on a intégré dans *Quetton,* avant *Pif le chien,* des "gadgets" : un gravier qui, arrosé, devait muer en un lourd pavé ; une allumette pour brûler la revue après lecture ; un bonbon aphrodisiaque...

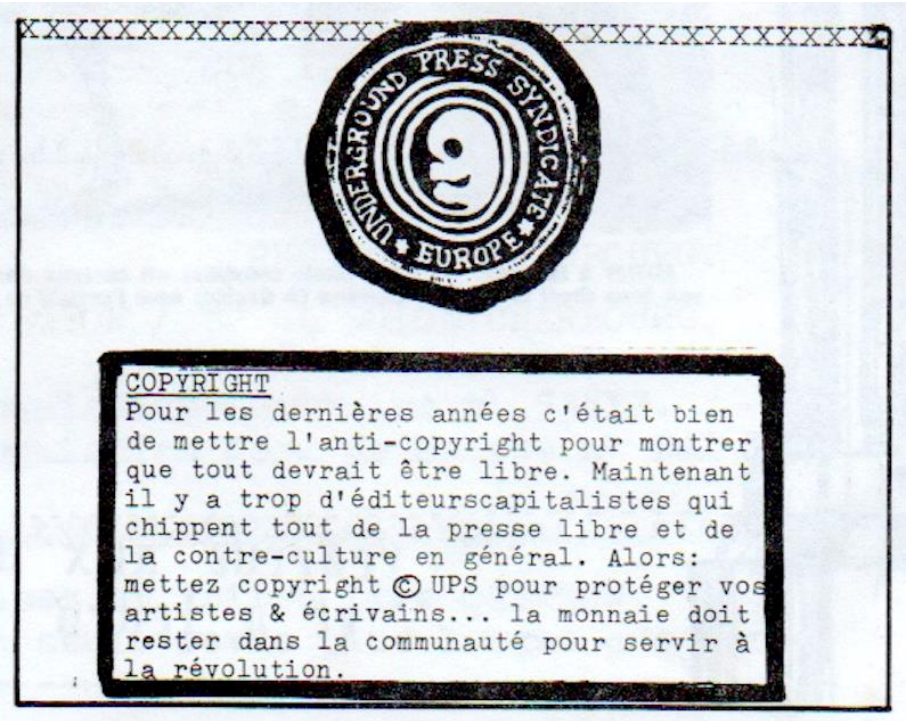


9. Romain Dutreix, Toma Bletner (*Revue de presse : petite histoire des journaux satiriques et non-conformistes,* Fluide Glacial, 2016).

Il y a un ancrage local de *Quetton.* Est-ce qu'on retrouve cette dimension dans d'autres titres de la *free press* française de l'époque ?
Tout ne se passait pas à Paris, même s'il y avait des titres intéressants : *Le Parapluie, Le Pop, Zinc* ou *Le Tréponême Bleu Pâle.* On le voyait à certaines revues : *L'aube enclavée* à Metz, *Esclaire* à Rodez, *Le Citron Hallucinogène* à Draguignan, *Hojaldistra* à Reims, *Mai hors saison* à Bagnolet... On échangeait ou on partageait des pages avec d'autres : Bernard Froidefond de *The Starscrewer* à Montignac, Julien Blaine de *Géranonymo* à Marseille, Richard Befler pour *Le Tamanoir* à Paris, Christian Le Vraux des *Pieds Nickelés Superstars* à Bordeaux. C'est d'ailleurs grâce à l'équipe de ce dernier qu'ont été organisés deux ou trois festivals de *free press*.

Il y avait des échanges de revues et d'auteurs, mais aussi des tentatives d'organisation de la *free press* en France ?
Contrairement à d'autres pays, en France, il y avait assez peu de rencontres organisées entre revues. Je me souviens que la première du genre avait eu lieu à Paris, aux Halles, sous l'égide de la revue *Le Pop*, mais il n'y avait pas de projet concret d'antenne pour la presse parallèle. Il aurait pourtant été intéressant de disposer d'un lieu et d'un lien permanents, d'une association qui aurait regroupé les titres de l'*underground*... On aurait pu, sur cette base, publier des

condensés qui auraient été envoyés à chaque titre et, au-delà de ceux-ci, à toute personne à l'écoute. Cela ne s'est pas fait et c'est dommage. On avait essayé avec Bernard Froidefond du *Starscrewer* de monter un réseau de ce genre, la Nautilus Press. On cherchait, autour d'une douzaine de revues, une sorte d'organisation d'autodéfense. Les tensions et les problèmes d'égo ont condamné ce projet. Yves Frémion, fondateur du *Petit Mickey qui n'a pas peur des gros,* avait de son côté monté une association de onze revues qui s'appelait *Les 11 y trônent*. Il y eut aussi, avant ces tentatives, Le Comité Presse Libre de Christian Le Vraux qui s'était lancé dans cette aventure en plus des festivals de *free press* qu'il organisait avec *Quetton, Géranonymo,* les *Pieds Nickelés Superstars* et quelques autres. L'Informatic Underground de Philippe Bone, qui avait cofondé les Editions Alternatives à Paris, a été une autre tentative pour faire éclore quelque chose de ce type. A un moment, en 74 je crois, j'ai été contacté par Jacques Glénat, des éditions Glénat-Guttin, qui fut le patron de *A suivre,* une belle grosse revue consacrée à la BD. Il envisageait avec *Quetton* le montage d'une chaîne de diffusion pour la presse parallèle. Hélas, là encore, il n'y eut pas suite.



10. UPS-Europe (*Quetton,* n°242, 1973).

Comment fonctionnait l'*Underground Press Syndicate* que certaines de ces tentatives prenaient pour modèle ?

Quetton a rejoint en 1971 l'U.P.S. basée à New York. Il n'y avait que nous et *Actuel* parmi les titres français du début. *Le Parapluie, Vroutsch* et *Elan,* y sont venus plus tard. On était beaucoup plus artisanaux qu'*Actuel*, mais il y avait des similitudes. Puis on se rendait compte qu'il y avait un écho dans la presse alternative US. Ils parlaient de *Quetton* dans des bulletins, nous faisant ainsi de la pub, et suite à ce qui était paru, bientôt une poignée de facs italiennes, allemandes, anglaises, américaines ou hollandaises s'est abonnée. Après quoi, sont arrivés quelques particuliers qui nous avaient découverts en ces lieux-là. Aujourd'hui, il existe une sorte de lien de famille avec les enfants de ces premiers abonnés étrangers. Certains enfants, qui n'en sont plus, se sont abonnés après leurs parents. A l'étranger *Quetton* est salué pour sa

stabilité éditoriale, sa spécificité du "mélange", et pour ses excellents dessinateurs. En 1978 ou 79, j'avais eu la bonne surprise de recevoir des émoluments de l'U.P.S. qui avait fait des microfilms de *Quetton* et nous avait envoyés la somme qu'il considérait devoir au titre. J'avais fait rentrer *Quetton* dans l'U.P.S. en envoyant une demande d'affiliation et en joignant des numéros. A partir de là, j'ai reçu une avalanche de revues et de bulletins et, dans une moindre mesure, de bouquins ou de disques tant des Etats-Unis que d'Europe, d'Asie et d'Amérique Latine. A ce jour, nous avons eu des contacts avec des titres de plus de 80 pays. *Quetton* n'a pas usurpé sa réputation de journal timbré !

L'U.P.S., qui devient l'A.P.S. (Alternative Press Syndicate) en 1973, était aussi un réseau de circulation de textes libres de droits. Tu pouvais éditer des choses sans droits d'auteur ?
C'est arrivé, mais comme *Quetton* recevait force matière inédite, je publiais assez peu de textes ou de dessins par ce canal. C'était surtout de recevoir des titres de partout qui me branchait. Chez l'U.P.S., par contre, pas mal de revue anglaises, allemandes ou hollandaises ont repris des dessins de chez nous. Souvent des dessins ou illustrations sans textes, des choses qui parlaient en toutes langues et de la seule pertinence du trait

En parallèle de *Quetton*, tu fais paraître à partir de 1976, et jusqu'en 1979, *L'Envers de la Manche,* un "mensuel d'information du Nord Cotentin".
Le titre avait été trouvé par Guy Deschamps, éducateur et futur éditeur dans la Manche... A côté de la presse *underground* paraissait une presse dite de contre-information, avec pas mal de titres intéressants : *Vroutsch, L'Anti-Brouillard, USS'M Folllik, Klapperstei 68*, *Le Clampin libéré, Ch'Lafleur, Beuark*. Il existait toujours à ce moment de vieux titres politiques qui, par l'*underground*, s'offraient une seconde jeunesse, comme *Le Réfractaire* de l'antimilitariste et libertaire May Picqueray. On parlait dans *L'Envers* de la presse de la région et de la politique locale. Avec La Hague à proximité et la construction de la centrale de Flamanville, on diffusait beaucoup d'infos sur le nucléaire. *L'Envers* a publié, dès son numéro 2, une "carte des mesures à prendre en cas d'explosion atomique" qui a été diffusée dans les casernes et arsenaux, mais aussi dans les écoles et les usines. *L'Envers* est aussi l'un des premiers journaux français à avoir traité le sujet de l'amiante et à en dénoncer les risques. Plusieurs syndicats ont alors crié haro sur le baudet en invoquant le problème du chômage, mais heureusement la CGT, FO et la CFDT modifieront cette piteuse position, quoique bien plus tard, au sein de l'ANDEVA, l'Association nationale des victimes de l'amiante.

Qui participait à *L'Envers* et quel était son tirage ?
L'Envers de la Manche m'avait apporté son lot de petits nouveaux : Alain Grandremy du *Canard Enchaîné*, François Simon et Jean-François Ercksen, deux futurs rédac chef de *Ouest France,* André Louis, écrivain régionaliste, Xavier Pasquini de *Charlie Hebdo*, Patrick Hébert qui avait aussi travaillé pour *Ouest France*, Martine Cote-Colisson et pas mal d'autres. *Quetton* prêtait ses rédacteurs à *L'Envers*, et parfois l'inverse. J'avais, pour ce titre, monté *L'Agence M.E.N.T.* (pour "Malintentionnée Envers les Notables et Tout le reste"). Des photographes, comme Daniel Gréard de la *Presse de la Manche* ou Michel Lambert de *Gamma* l'abreuvèrent plus ou moins. Au départ, *L'Envers* tirait à mille exemplaires. Il aurait fallu deux milles ventes pour le faire marcher correctement. Contrairement à *Quetton,* il s'agissait d'un titre d'info mensuel et on avait

besoin d'un lectorat stable et bien plus élevé. Au début, deux ou trois rédacteurs m'avaient reproché la gestion du titre. Ils demandaient la création d'un collectif directorial, alors que, comme pour *Quetton*, la parution du titre reposait, hors livraison de certains articles, sur mon seul boulot et sur un engagement passionnel pour la *free press*. C'était du *do it yourself* quettonique ! Heureusement, dans cette histoire, la majorité de la rédaction prit fait et cause pour moi. Mais ce type d'événement aurait pu être dommageable, en nous rabaissant au niveau des divisions stupides et des questions d'ego qu'on voyait dans d'autres titres.

L'ENVERS de la Manche

Mensuel d'Information du Nord-Cotentin

Septembre 1977 ★ 4 Francs ★ 2ème Année ★ Numéro 16

EXCLUSIF :

LA GAUCHE FAIT DU VENT

(un coup de BARRE... mars (78) et ça repart)

la normandie pittoresque

DES VIGILES TRES HAGUERESSIFS

Dimanche 14 août, 19 h 30. Les vigiles en bleu de chauffe qui, derrière les barbelés, gardent le site de Flamanville, n'osent toujours pas respirer ; bien que se déroulant à plusieurs lieues du chantier fortifié, les rassemblement des antinucléaires les rend un tantinet nerveux **"Un commando peut toujours nous attaquer, dame oui !"**

Pour se donner un peu de cœur au ventre, ils injurient un photographe de presse qu'ils traitent d'**enculé** et de **pédé** ! mais c'est le visage que certains vigiles se protégent: recrutés pour la plupart dans la commune ou la région, ils craignent des représailles. D'autres s'en foutent : ils ont bonne conscience et sourient au petit oiseau. Sur les photos nous avons cependant caché les visages de ceux-ci. C'est là notre manière à nous "Journalistes intolérants" d'être corrects avec ces gens, comme ils ne le sont pas avec nous !

On les paye 2.500 balles par mois pour prendre chaque jour dimanche et fêtes compris, une garde chiante au milieu des ouvriers qui procèdent au dérochement. Une aubaine en période de chômage...

Le 14 août, toujours nerveux derrière le grillage qui escalade la falaise en bordure du sentier pédestre touristique, les gorilles menacent d'inoffensifs curieux de leur **"balancer des cailloux sur la gueule"** Vous savez désormais de quel côté se trouve la non-violence... Il faut que le chef d'équipe survienne et calme son zoo : **"Foutez le camp au poste de garde, vous voyez bien qu'on vous provoque !"** Lui, il photographie d'un œil bovin tous ceux qui s'approchent du grillage. Les flics tenteront ensuite d'identifier les portraits. Ça pourra toujours leur servir.

EDF et flicaille vivent dans la hantise du coup de main d'un commando. Un groupe clandestin, Le CRS (Comité de reprise du site) avait annoncé qu'il profiterait du 15 août pour agir puis fait savoir qu'il renonçait **"pour cette année"**. Le suspense continue et la tension monte. Celle des vigiles.

Le site est aisément défendable en cas d'action massive (d'ailleurs improbable mais beaucoup avaient remarqué que Flamanville rime avec Malville) **"Même dirigés par le général La Bollardière, il faudrait être dingue pour tenter l'affrontement : on serait pris comme dans une nasse"**, expliquent certains membres du CRILAN (Comité Régional d'information et de Lutte anti nucleaire) aux partisans de moins en moins nombreux d'une opération d'envergure.

Cependant, les flics savent bien que la falaise abrupte ne constitue pas un rempart infranchissable pour 2 ou 3 types gonflés. Il y a quelques semaines, un de nos copains bien connus des lecteurs de l'Envers et qui habite Flamanville, s'était retrouvé hilare, au milieu des gendarmes mobiles retranchés sur le chantier : il lui avait suffi de dévaler la falaise qui n'a pas de secret pour lui. Depuis, les barbelés ont été plantés (et déjà arrachés, une fois : 800 m de clôture cisaillée en 19 minutes montre en main). D'aucuns parmi la maréchaussée redoutent aussi un débarquement sur les galets. Se croient encore le 6 juin 44, les mecs !

Dans ce climat de trouille et d'intox, les flics multiplient les contrôles d'identification. Il suffit d'avoir sur le pare-brise un macaron anti-nucléaire, du genre **"belle vacherie de la Hague"** pour que les véhicules soient examinés à la loupe. Survoltage aussi du côté des mesquineries : il n'y a pas de trop petits bâtons pour mettre dans les roues des opposants à la centrale. Ainsi, âgé de bientôt 76 ans, M. Jules Lerouvillois, de Flamanville, avait cru pouvoir en 1975 demander le téléphone. Il l'attend toujours. En revanche, un de ses voisins, M. Varin a pu obtenir une ligne sans problème aucun. On allait oublier de vous dire que M. Varin, maire de Flamanville est un pronucléaire convaincu tandis que M. Lerouvillois est l'un des gérants du groupement foncier agricole, mais ça ne doit avoir aucun rapport...

Créé cette année, le GFA des falaises de Flamanville enquiquine sérieusement EDF, qui a besoin d'une soixantaine d'hectares. Or, **"pas de terre = pas de centrale"**. 100 F par 100 F, 6 millions d'AF ont été collectés en quelques mois par le groupement qui gère déjà plus de 20 Ha appartenant à des paysans (la commune en possède 22). La procédure d'expropriation sera maintenant plus longue et plus délicate pour EDF. Les terrains en bordure de falaise sont évidemment les plus convoités. EDF en propose 70 centimes le M2 : **"C'est cher pour de la lande à moutons qui ne vaut pas un coup de cidre,** disent les paysans, **mais ce serait donné pour du terrain à bâtir**. Le mieux, c'est encore une terre sans centrale nucléaire : ça n'a pas de prix.

Les ceusses qui seraient interréssés par une adhésion au GFA doivent s'adresser à M. Jules Lerouvilois en lui indiquant leur état civil complet. Plus il y aura de participants, moins il sera facile à EDF de "réquisitionner le terrain qui lui est indispensable. (m. Jules Lerouvillois. Flamanville 50340 les Pieux, compte crédit agricole 0367 - 099 - G 000)

Contrairement à ce qu'avait cru devoir signaler Poirot-Delpech dans **"Le monde"** daté du 16 août, M. Lerouvillois n'est pas notaire ! Il faut dire que B-P-D, dans ce même journal décrivait la pâture où avait lieu le rassemblement comme **"un pré à peine grand comme un terrain de foot" !** Ou bien le confrère n'a jamais vu un terrain de foot, ou bien il douffre de myopie : prêté par un exploitant de Gréville, le champ s'étend sur plusieurs hectares ... Pas étonnant que les participants (beaucoup plus nombreux que 1200 annoncé par l'AFP, et différentes stations de radio ou de télé) aient semblé paumés dans cette immensité.

Si le rassemblement avait lieu relativement loin de Flamanville dont le nom s'étalait, la semaine précédente à la une de tous les journaux, il se déroulait en fait au beau milieu d'un triangle formant la concentration nucléaire du Cotentin : 15 km de l'Arsenal de Cherbourg où on voudrait bien que ne soit pas construit le sixième sous-marin atomique (mais pour beaucoup de syndicalistes, fabriquer des engins de mort, c'est gagner honnêtement sa vie) et à 7 km de l'usine de la Hague, la rayonnante poubelle mondiale. Une poubelle fissurée de toutes parts d'ailleurs.

Dans **Le petit cafard des falaise,** le petit doigt que le CRILAN a introduit dans l'usine attrape des crampes à force d'énumérer les pépins dans le noyau : **"Le 25 mai, le**

L'ENVERS DE LA MANCHE *PAGE 10*

11. et 12. *L'Envers de la Manche* (n°16, 1977), couverture de Marc Ollivier et Michel Lambert (Gamma).

Comment organisais-tu la préparation des numéros ?

Ça a toujours été un pur boulot de dingue ! Pour *Quetton* comme pour *L'Envers de la Manche*. Je demandais les textes. J'imaginais les pré-maquettes et photos et je montais ces maquettes. Je

réalisais les cahiers, traitais avec les imprimeurs, après avoir parfois donné des devoirs du soir à exécuter aux dessinateurs. J'apportais les tirages dans mes cachettes successives, puis je procédais au pliage des numéros, à leur encartage, à leur mise sous enveloppes et à l'inscription des noms des destinataires. Je postais le tout. Enfin, je diffusais *via* une voiture de tel ou telle ami-e qui m'accompagnait lors de périples m'amenant aux divers lieux de dépôt.

J'ai quelques chiffres sur ta diffusion dans les années 70. Ils indiquent qu'1/5 des numéros, qui sont tirés à 600 exemplaires, est destiné à Cherbourg, 2/5 pour la France, 2/5 du tirage étant réservé à l'étranger. Comment expliquer ces chiffres, pour l'étranger notamment ?
Nous n'avons jamais vendu la totalité d'une parution bien sûr. Qui y arrive dans la presse ? Disons plutôt 1/5 sur Cherbourg, La Hague, Val de Saire, Carentan et Saint-Lô, le reste en France et à l'étranger. Le rab était diffusé de-ci de-là. Encore maintenant, quand un numéro va sortir, j'embarque des invendus des deux dernières parutions que je balance là où je me trouve, en signalant à qui en hérite qu'un nouveau numéro arrivera bientôt, et que le public pourra s'en saisir à tel endroit. *Quetton* n'a jamais été un truc commercial ! L'abonné, qu'il habite à trente bornes ou à l'autre bout du monde, a toujours payé son abonnement à un tarif unique. Ceci étant, depuis le développement d'internet, ces chiffres ont baissé. A parution, la moitié d'un tirage part désormais plus ou moins vite. Moins de 100 exemplaires sont vendus. Et tous ne le sont pas au tarif indiqué en couverture. Alors pourquoi tirer encore à 500 ? Parce qu'à cette heure, sortir à 300 exemplaires coûte à peine moins que pour 500. Mais si les coûts augmentent à nouveau férocement, alors le tirage sera revu à la baisse.
Les chiffres que tu as, ils correspondent grosso modo à la réalité de l'époque *Quetton L'Exutoire* (1976-81). Depuis *Quetton L' Arttotal,* à partir 1987, nous tirons à 500 exemplaires ce qui n' est déjà pas si mal. *L'Art Vivant,* la revue de la Fondation Maeght, a écrit que « *Quetton* était le plus gros des petits journaux ». Beaucoup de titres *underground*, en effet, tiraient, ou tirent, à 250, 100, 50 ou même 30 exemplaires.

Est-ce que tu t'appuies sur un réseau de libraires pour diffuser *Quetton* ?
Avant nous avions sept points de diffusion (libraires, marchands de journaux et tabacs, disquaires) rien qu'ici, à Cherbourg. Il demeure aujourd'hui trois de ces points sur la ville, les librairies Ryst, Champ Libre et Galerie Bër. Cette dernière, bien que spécialisée en bd, nous prenait et nous prend toujours en dépôt. A Caen, nous avons fort aimé le Vingtième Siècle, hélas touché-coulé ! Là à Caen, nous restons en contact non permanent avec Le Brouillon de Culture. Comme, parfois, avec des bars à Nantes ou Rennes. Et quelques autres ailleurs... Puis, chose assez dingue, par courrier dans les années 1970, *Quetton*, comme d'autres titres, diffusait à Bordeaux, Lille, Marseille ou Strasbourg, sans qu'aucun membre du journal ait encore mis les pieds chez les libraires de ces villes. Il y avait de sacrés problèmes tant au niveau du retour des ventes que des invendus... Je faisais de plus, chaque fois que possible, dans les villes universitaires, des ventes à la sortie des restaus U. Certains étudiants voulaient tout savoir de la revue, c'était étonnant ! Beaucoup étaient fauchés. On faisait un prix...Il fut un temps où même des maisons de la presse prenaient *Quetton*, mais à partir des années 90, elles ont toutes arrêté. Parfois à cause de nos titres de couverture. Nous ne sabotions rien ! On nous prenait comme on était, un point c'est tout. S'adapter à un terrain pour vendre, quel vilain mot, c'est un début de compromission.

Quand est-ce que les choses ont changé ?
Depuis fin 80 peut-être. Côté libraires, la relève n'avait plus vraiment de rapport affectif avec ce qu'on faisait. J'ai donc commencé à vendre *Quetton* principalement de la main à la main avec des gens que je connais vraiment, avec de fidèles lecteurs, avec certains abonnés, avec les faiseurs du titre, et, par la force des choses, avec ce qu'il reste du réseau de libraires. Aujourd'hui, *Quetton* prendrait presque des allures de SEL, un système d'échange local. On échange parfois ce qu'on produit avec des gens qui envoient leurs productions (revues, bouquins, disques, t-shirts, invitations à des concerts, affiches, flyers, cartes-postales, etc.). On échange, comme avant, soit ! Mais bien plus qu'avant. On bosse aussi avec des festivals, des salles de concert. Dans le fond, ce n'est pas désagréable, le but étant que des numéros s'écoulent par de la vente classique ou tout autrement. De 67 à 71, *Quetton* était gratuit. Qui le voulait vraiment, s'y abonnait tout simplement, pour ne manquer aucune parution. Vers 83 je voulais refaire du gratuit. Mais, attention, du gratuit sans pub. Un journal de création et d'information gratuit. Il a manqué les mécènes.

Quel est le coût de l'édition d'un numéro ?
Aujourd'hui, avec le papier, l'impression et le postage, un numéro représente 1500 euros pour 500 exemplaires de 120 pages. Mais, en règle générale, sauf événement, comme pour le numéro anniversaire des 40 ans du titre, je publie plutôt 60 ou 40 pages. Il faut trouver des imprimeurs conciliants. Le prix du papier comme de l'envoi postal s'est envolé. Aujourd'hui, il est quasi impossible de trouver un libraire qui ne prélèvera rien sur le prix d'un numéro. Une grande partie de nos libraires héroïques a passé la main, même si l'enseigne existe toujours, comme la Librairie Parallèles à Paris. En règle générale, les libraires nous prennent 33% sur un numéro, comme ils le feraient pour une production conventionnelle.

Dans les années 70, il y avait beaucoup de petits éditeurs indépendants qui achetaient des offsets à bas coût. Ils pouvaient ainsi espérer amortir les frais d'impression avec le temps.
J'y ai pensé, mais je n'ai jamais eu les moyens d'investir dans des machines ni d'avoir un lieu pour imprimer. Au début, c'était le copain d'un copain, installé à Nîmes, qui imprimait notamment des petites revues rock et qui imprimait pour nous à bas coût. Cela a duré jusqu' au début des années 70. Après on a trouvé un imprimeur à Cherbourg, puis à Montpellier, puis de nouveau à Nîmes. Avant que de retrouver quelque-chose par ici une fois encore. Tout ça s'est toujours fait en relation avec des imprimeurs appréciant ce qu'on faisait et cassant leurs tarifs.

Tu n'avais pas de financement public ?
C'est presque impossible de solliciter les pouvoirs publics, tant localement qu'au-delà. Mes revues ayant en effet une réputation de gauchistes, d'anarchistes ou de redresseuses de torts, ça n'aide pas ! Puis il en est beaucoup que je n'ai nulle envie d'aller taper. Du côté de Cherbourg, beaucoup d'institutions sportives ou artistiques trouvent des financements à la Cogéma, Areva et autres organisations du nucléaire qui s'occupent du retraitement de La Hague ! Tu me vois aller cogner à cette porte ? Cependant, à deux reprises, la ville de Cherbourg a subventionné la revue. Mais c'était avant qu'une demande de subvention devienne une authentique fiche de renseignements pour les RG. Arrivé à ce degré d'imbuvable flicage, j'ai bloqué toute demande

de ce genre. Depuis lors, *Quetton* sort quand il sort. C'est dommage, car il y aurait toujours assez de matière pour faire au moins trois numéros par an.

A ces difficultés s'ajoute le fait qu'aujourd'hui les grands journaux ne font plus forcément de publicité pour la presse parallèle...
Au plan local, *La Presse de la Manche* parle toujours de *Quetton*. Sinon, effectivement, *Ouest France* par exemple ne fait plus forcément de papiers sur nous. Le *Charlie Hebdo* de Val et autres, contrairement à l'ancien, n'a jamais parlé de nous. Idem pour *Siné Hebdo* d'ailleurs. Il fut un temps pourtant où le soutien de journaux comme *Libération*, *Rock & Folk*, *Fluide Glacial* ou *Circus* amenait systématiquement des courriers de curieux, ou des lecteurs perdus en route qui se rappelaient à notre souvenir. Les médias audiovisuels aussi étaient présents, *FR3* nous consacra un jour, un long reportage. Sur *Radio Cherbourg*, on nous invitait sur le journal de 12h et on pouvait s'en mêler, donner notre avis, amener des disques pour les faire découvrir. Aujourd'hui, c'est impossible. Quand on nous invite, c'est pour une minute. Donc on n'y va pas.

Comment expliques-tu le déclin de la presse parallèle, qui passe entre les années 70 et 80, de plusieurs centaines de titres à seulement quelques dizaines ?
Quand *Actuel* a cessé de paraître en 1975 sous sa première forme, la seule valable à mes yeux, on a lu partout que l'*underground* c'était terminé. Plus tard, le coup fatal a été le retrait de la commission paritaire à la petite presse. Des croyants dans le Père Noël socialiste avaient vite baissé le pavillon pirate après l'avènement du mythe errant ! Tous les coûts dans cette période ont augmenté. On était condamné à la débrouille.

C'est pour cette raison que *Quetton* a cessé de paraître entre 1982 et 1986 ?
C'est pour cela, puis aussi pour d'autres choses plus personnelles (divorce, éloignement de mes fils, chômage au long cours et non indemnisé, puis à terme... déprime). Dans les années 80, j'en ai eu un peu marre... De l'endormissement d'après élection d'abord. Des mentalités s'abêtissant à vitesse grand V aussi, avec un développement forcené de l'individualisme. Puis il n'y avait plus de sous en caisse, rien. *Quetton* avait renfloué les pertes de *L'Envers de la Manche*, son titre-frère. Et puis, en Angleterre, c'était Thatcher… Du « pseudo rock » avait supplanté d'authentiques groupes de rock. Un comble ! Il y a eu aussi un gros ras-le-bol de la gauche au pouvoir, ici en France, qui ne correspondait pas à ce que certains avaient attendu et espéré d'elle. La farce tranquille était en marche... J'ai alors écrit plus de choses en dehors de *Quetton*, des textes peut-être plus neutres. Quoique.. *Fluide Glacial* m'a publié durant le début des années 80. Je me suis ainsi retrouvé illustré par F'Murr, Brétécher, Binet, Loup, Leg, Caro, Goossens... Certains de mes textes étaient diffusés sur les radios libres parisiennes comme Radio Cité 96, notamment grâce à Theo Hakola, le producteur et chanteur du groupe de rock Passion Fodder. Puis j'ai connu l'hôpital Fernand Widal, pour un très rude "nervous breakdown". On m'a publié, aux Editions La Digitale à Quimperlé, un bouquin sur le suicide illustré par Morgan, *Le Chant Du Sang d' Oiseau*. Et j'ai entamé, entres autres, une série d'ouvrages anagrammatiques ou de textes reposant sur des contraintes formelles. Un de ces livres, *Le Gran Kon Plo*, préfacé par Al Pavl, est paru chez Nèpe à Marseille, chez Julien Blaine qui publiait la foisonnante revue de poésie expérimentale *Doc(k)s*. D'autres volumes dont *Le Petit Précis D'Ecriture Visuelle*, *Poésie Carrée* et *Visite Au Musée De Chuprelo*, illustré par Christophe Rouil, sont sortis à Saint-

Lô, aux Editions Poésie Clandestine dont le directeur, Dominique Delaunay, allait bientôt additionner ses forces à celles de *Quetton*. Tout ça fut préfacé par Joël Hubaut, Jean-Noël Vuarnet et Christian Livache. J'avais obtenu des aides du Centre communal d'action sociale, mais en place de bouffe, je m'achetais des livres et je faisais des allers-retours à Cherbourg pour voir mes enfants, parents et amis. Je mangeais donc à la Soupe Populaire de la rue de Baudricourt. Après avoir un temps été hébergé chez quelqu'un, j'ignorais souvent le matin où je dormirais le soir. Chortzs était à Paris et il me soutint sacrément tout comme Yves Simon et Philippe Lesné, un écrivain que j'avais connu à Cherbourg dans les années 60. Puis des vents favorables sont revenus heureusement. J'avais reçu une aide du Centre National des Lettres m'incitant à poursuivre mon travail littéraire. Puis une autre du Centre National des Arts Plastiques.

13. J.F.R Yaset, *Le Gran Kon Plo,* in *Zerroscopiz. Les poètes et artistes de la photocopie (anthologie),* Ventraben, Nèpe, 1988.

C'est dans cette période que tu relances *Quetton* ?

J'ai remis la revue en marche sous le titre *Quetton L' Arttotal,* un *Quetton* uniquement artistique d'abord. L'époque Chirac pointait son vilain pif à l'horizon. Alors *Quetton* a repris sa route grâce aussi à l'aide financière d'Emile Lesaffre du Collège de Pataphysique et de Jean-Marie

Kerleroux du *Canard Enchaîné*. Ils ont épongé la totalité des dettes de la revue. Après la cessation de parution de *Quetton*, fin 1981, des abonnés allemands et belges avaient monté à Berlin l'association C.O.D.Q.A. (le Cercle Occulte Du Quettonisme Absent), et participaient à quelques festivals *underground* en s'y présentant comme des rédacteurs de ce *Quetton* qui souhaitait reparaître au plus vite. Avec l'un d'eux, Boëhme, qui était polyglotte, j'avais entrepris la réalisation d'un bouquin sur les Kinks constitué notamment d'archives relevées et dénichées en Europe et ailleurs. Sa mort brutale mettra un terme au projet.

14. Olivier Eudes / J.F.R. Yaset (*Quetton L'Arttotal*, n°1, 1987).

Qui publies-tu depuis cette période ?

Je suis toujours satisfait d'éditer Wolf, Livache, Querbes, Rouil, Joël Hubaut, Yves Simon, mais aussi Guy Benoît de *Mai hors saison*, ou Michel Embareck, auteur de polars, un ancien de *Best* rencontré dans les années 70, et d'autres qui passent ou passeront plus ou moins souvent, comme autant de satellites de la revue. On a continué à travailler avec des gens que j'aime beaucoup, comme Julien Blaine, Léon Cobra du *Tréponème bleu pâle*, le poète et collagiste Jacques Coly, et le collagiste et mail-artiste Bruno Sourdin. *Quetton* a suscité avec le temps le soutien et l'amitié d'universitaires et d'essayistes, comme Christopher Lear, D. Kelvin et Gérard Larnac. Toutes ces relations nous ont parfois amenés des talents au dessin, au texte, au photomontage, au collage : Thierry Tillier, Little Shiva, Guy Ferdinande et bien d'autres. David Longtall et Bad

Boy Crawship aux chroniques rock aussi. Je mets toujours la famille à contribution au graff (Adem), ou pour des chroniques irrégulières (BGM, Mary Von Goudal et Batarid PFM pour le rap des pionniers).

Parallèlement à *Quetton,* tu donnes des lectures-performances.
Je produis quand on m'invite des lectures-publiques-performances avec, ou parfois sans, des musiciens accompagnateurs. Là ce sont mes propres textes que je mets en scène et en parole. Ce type d'exercice me plaît énormément. Il n'a absolument rien à voir avec les lectures guindées produites par des comédiens, mais beaucoup avec les performances d'un Hubaut ou d'un Al Pavl. Depuis que j'ai commencé, j'ai été accompagné sur scène notamment par Les Epicures dans les veines, un groupe *underground* breton de joueurs de bozouki, Yok Yok, un groupe irlandais, Les tétines noires, fameux groupe d'origine bas-normande, Faust, groupe allemand de *cosmic music* formé en 1971 avec lequel j'ai enregistré à Berlin récemment, Ze Rural Machine, français celui-là, avec de temps à autres des morceaux sur des albums ou EP's.

Que lis-tu comme presse aujourd'hui ?
Aujourd'hui, sur le net, je lis en priorité *Le Tréponème*, j'adore ce que produit Léon Cobra, et *Fuzzine,* côté rock. Sur papier, j'aime et j'ai aimé jusqu'à leur disparition récente pour certains, *Le Citron Hallucinogène* (devenu *Prov Oc*), ou *Comme un terrier dans l'igloo* (de Guy Ferdinande), *Décharge* (revue trimestrielle de poésie dirigée par Jacques Morin), *Traction-Brabant,* fanzine d'écriture de Patrice Maltaverne et Patrice Vigues, *Comme en poésie* de Jean-Pierre Lesieur... Tu retrouves chez ceux-là un ton qu'il n'y a pas toujours ailleurs, et certainement pas dans la grande presse. Dans la presse de bd, j'aime surtout *Psikopat*. *Fluide* est moins « classieux » je trouve depuis qu'il a changé de mains. J'aime ces furieux d'Edika, Binet ou Solé qui y ont sévi ou qui y sévissent encore. Des réseaux de petites revues littéraires ou de bd se créent de-ci de-là, et on retrouve, par ce biais, quelque chose des solidarités sur lesquelles *Quetton* s'est appuyé dans les années 70. Mais trop de ces réseaux sont éphémères. Côté presse rock, j'aime *XroadS,* aujourd'hui *Abus Dangereux* et les anglais *Mojo*, et *Uncut*. Côté presse politique, je lis plutôt *Politis,* le bulletin *A Contre Courant* et *C.Q.F.D.*

As-tu été tenté comme d'autres titres rescapés des années 70 de diffuser exclusivement sur internet ?
Il y a de belles tentatives sur internet. Mais sur les blogs, les individus parlent trop souvent en leur unique nom. Puis internet n'implique pas le même rapport au matériau, et à sa conservation, que le papier. L'impression sur papier reste pour moi indispensable. *Quetton* est aussi présent sur le net via *facebook* et *over-blog.* Sans l'appui financier d'amis, la version papier de *Quetton* aurait disparu. La petite presse est aujourd'hui soumise à des pressions de toutes sortes. Les divers coûts de production, la diffusion, tout est devenu impensable... Il y a toujours un impératif besoin de fric, même quand tu veux exister "à côté".

12 septembre 2010

TOI

Toi qui jamais ne t'évadas ni ne sortis
De ton quotidien
Autrement qu'en narrant l'hiver,
Cette éternelle saison
Des classes populaires,
Te voici tant mélancolique à présent,
Que je t'autorise à mordre la poussière,
Pour t'approprier au moins
L'étrange goût de celle-là.

(Extrait de DOMINANTES DE CES TEMPS & PROGRAMME POUR L'AVENIR)

29 mai 2017

SI VOUS N'AVEZ PAS DU TOUT AIMÉ

Si vous n'avez pas du tout aimé voir HOLLANDE et VALLS
Broyer le pays
- Avec la déchéance de nationalité,
- Avec la loi travail,
- Avec 10 000 reculs sociaux (produits au nom de "l'efficacité économique"),
Alors, préparez-vous au pire, avec MACRON,
Ennemi déclaré du dialogue social,
Ennemi affiché de délibérations publiques à l'Assemblée Nationale.
MACRON veut en effet tenter d'avancer plus encore
En l'autoritarisme.
Toute l'action politique de l'État s'étant, d'ores et déjà,
Attachée aux seules thèses de la droite,
L'unique souhait à émettre est
Qu'un ample et rude mouvement populaire se déclenche au plus tôt.

(Extrait de DOMINANTES DE CES TEMPS & PROGRAMME POUR L'AVENIR)

15. J.F.R. Yaset (*quetton.over-blog.com*, 2010, 2017).